

POUR LES ENFANTS MALADES



■ Simon Minja (à droite) donne quelques instructions à un guide peu après l'arrivée au premier bivouac à Mti Mbukwa, l'expression swahili pour désigner un « gros arbre ».

PHOTO LE JOURNAL

Un plombier de Longueuil à l'assaut du toit de l'Afrique

■ Inspiré par son père, le cancer, Saku Koivu et... la quarantaine

MARTIN SMITH

LMOSHI, Tanzanie | Benoît Lamoureux n'a pas eu le choix de quitter les sous-sols de la Rive-Sud pour partir à l'assaut du toit de l'Afrique.

Le cancer de son père Jules en 2003, l'expédition au Kilimandjaro des « femmes du Canadien » en 2004 ainsi que l'approche de la quarantaine sont des facteurs qui se sont combinés pour le pousser à faire passer son rêve dans la réalité.

« Mon père a eu un cancer du même type et en même temps que Saku Koivu », raconte le copropriétaire d'une plomberie à Longueuil.

« Il est en rémission complète, mais depuis nous contribuons chaque année à la recherche sur le cancer. »

C'est le premier morceau du puzzle.

Le suivant s'est mis en place l'année du lock-out dans la LNH. Un groupe de quarante femmes, parmi lesquelles on retrouvait les conjointes de George Gillett et de Patrick Roy, entre autres, ont décidé de faire une levée de fonds pour la Fondation du Canadien en faisant commanditer leur expédition vers le sommet du Kilimandjaro.

« Je me suis dit que je devrais faire quelque chose comme ça pour mes quarante ans que je fêterai l'été prochain, explique Lamoureux. Depuis ce temps, je regardais de temps en temps dans Internet pour voir les expéditions vers le Kilimandjaro. »

Le déclic s'est produit en mai dernier quand une recherche dans Internet lui a fait découvrir l'occasion de mettre ensemble deux grosses pièces de son casse-tête.

« Il y avait à la fois une expédition au Kili et une levée de fonds pour le cancer pédiatrique, explique-t-il. C'était l'événement actuel au profit de la fondation Charles-Bruneau. Pour moi, c'était le mélange parfait. »

PEU IMPORTE LE GABARIT

Benoît Lamoureux n'a pas le gabarit idéal pour grimper une montagne. Sa charpente solide de 1 m 81 a déjà eu à supporter 120 kilos, mais « je maintiens ça un peu au-dessous de 100 kilos depuis quatre ans. »

Un triathlon une fois par année mais surtout du soccer compétitif chez les 35 ans et plus avec son ami d'enfance Patrick Diotte, ancien solide défenseur de l'Impact, lui permettent de rester en bonne forme.

« Je ne me suis pas fixé d'objectif, reconnaît-il. J'espère bien me rendre au sommet, mais on verra bien ce qui arrivera. Je serai heureux quoi qu'il advienne parce que ce qui m'importe le plus, c'est de vivre une belle expérience de vie. »

On pourrait trouver des façons bien moins inspirantes d'atteindre sa quarantième année de vie...



■ Benoît Lamoureux a posé près de l'aérogare peu après l'arrivée du groupe québécois en Tanzanie, samedi en fin de soirée.

PHOTO LE JOURNAL

Simon Minja, un abonné du « Kili »

■ Le guide chagga en est à sa 126^e ascension vers le sommet

MARTIN SMITH

MTI MBUKWA, Tanzanie | Simon Minja aime mieux être en train de grimper vers le pic Uhuru que d'être chez lui à Marangu sur les contreforts du Kilimandjaro.

« Je maigris quand je monte et je prends du poids à la maison parce que j'ai très faim quand je redescends », explique en riant le sympathique guide en chef de l'expédition.

Âgé de 35 ans, Simon Minja a la carrure d'un demi offensif au football canadien.

Sa forme lui vient de son métier exercé à l'agence *Tusker Trail* depuis onze ans.

« Cette expédition me permettra de me rendre au sommet pour la 126^e fois », dit-il comme s'il s'agissait d'un fait bénin.

COMME LES SHERPAS AU NÉPAL

Simon Minja fait partie de la tribu des Chaggas, qui sont à la Tanzanie ce que les Sherpas sont au Népal.

« Nous sommes les spécialistes de la haute montagne », explique Simon Minja.

« Il y a environ 2,5 millions de Chaggas en Tanzanie et ils viennent tous près du Kilimandjaro et dans le nord-est du pays. »

« La très grande majorité des 140 porteurs et guides de votre expédition sont des Chaggas. »

Un employé permanent d'une agence travaille de six à sept mois par année sur les flancs du *Kili*, à raison de deux ascensions par mois.

« Trouver un travail relié aux expéditions sur le *Kili* est une position enviable », souligne Simon.

« On fait de très bons salaires et si on est associé à une agence réputée comme *Tusker*, on bénéficie aussi de très bonnes conditions de travail. »

Les porteurs gagnent environ trois fois plus que le salaire moyen.

CULTIVATEUR À SES HEURES

Pendant les quatre mois où Simon n'est pas en train de grimper le Kilimandjaro ou de suivre une formation médicale ou technique reliée à son travail, il rejoint son père sur la ferme familiale du district de Marangu où ils cultivent des fèves, du maïs, du café et des bananiers.

Simon Minja vénère le Kilimandjaro, mais le plus haut sommet d'Afrique lui a parfois fait peur.

« Quand on se retrouve près du sommet et qu'un orage électrique éclate avec de la neige et des éclairs, on se sent bien petit et l'expérience est éprouvante », conclut-il.

msmith@journalmtl.com